



Janvier 1851.

# LE CONSEILLER DES DAMES

*Journal d'économie domestique & de travaux d'aiguille*

169 rue Montmartre

Ayuntamiento de Madrid.  
Paris en an 10 francs. Province 2 francs.

# LE CONSEILLER DES DAMES

JANVIER 1851.

---

## Chronique des Salons.

---

Encore un premier jour de l'an, depuis que le *Conseiller des Dames* a le bonheur de vous plaire, chères dames abonnées; aussi ne puis-je laisser passer cette époque sans venir, en son nom, vous adresser ses habituels et sincères compliments. Sans doute j'aurais préféré qu'il choisit, pour remplir cette tâche douce et agréable, un organe plus exercé que le mien; mais le moyen de rien refuser à notre Conseiller, quand il s'y prend si poliment? Bon gré, malgré, il a fallu que je me chargeasse de la mission, et... et... vous me voyez fort embarrassée, mesdames.

Que vous dire, en effet, que l'on ne vous ait déjà répété chaque année? Que votre conseiller est heureux de vous plaire? qu'il est fier de la place qu'il occupe sur votre table à ouvrage? que c'est vous qui l'avez fait, qui l'avez vu naître et qui l'avez nourri de vos abonnements sans cesse renouvelés? Eh! mon Dieu, ne le savez-vous point, mesdames, et pour vous témoigner la reconnaissance de votre Conseiller à votre égard, faut-il donc forcément vous répéter tout cela?

Non certes! encore si je le disais en vers, dans *ce langage des dieux* si agréable aux oreilles des dames, et si bien fait pour être com-

pris par elles ! mais c'est que pour écrire en vers , il faut avoir un tant soit peu le feu sacré , et je vous avouerai en toute humilité que :

Mon astre, en naissant, ne m'a pas fait poète.

Pourtant j'ai accepté la mission et je vois bien que je n'en pourrai sortir qu'à l'aide de quelques alexandrins. Forçons donc un peu notre nature et essayons ! Pegase , tiens-toi bien , je vais te mal mener !

Allons donc , je commence :

O muse, inspire-moi...

Non , je ne puis débiter de la sorte ; cela sent d'une lieue son poème épique. J'en connais fort peu qui ne commencent point ainsi. Je ne le vois que trop :

C'est sur un autre ton qu'il faut chanter ici :

Reprenons donc sur une gamme moins élevée :

Je chante un Conseiller, des dames favori,  
Qui...

Bon ! je prends à présent l'exorde des poèmes héroïques, qui tous entrent en matière en chantant quelqu'un ou quelque chose.

Comment arriver à mon but alors ? comment faire ?... Ah ! m'y voici !...

Lorsque parents, amis, mesdames, en ce jour,  
Pour exprimer des vœux de tendresse et d'amour,  
Viennent, dans vos salons, verser à forte dose  
Des flots de poésie ou des ruisseaux de prose,  
Que vous jugeriez mal votre humble Conseiller,  
Si vous croyiez qu'il pût à ce point s'oublier  
De ne pas renforcer, dans sa reconnaissance,  
D'un tout petit sonnet, d'une modeste stance,  
Ce jet de compliments à haute pression ,  
Et fournir une goutte à l'inondation !

Eh ! mais cela n'est pas mal commencé : malheureusement, mesdames, je ne sais plus que dire. Voilà deux heures déjà que cet exorde est fait, et j'ai beau mâchonner ma plume, afin d'en extraire des idées, je ne trouve rien qui soit digne de vous. J'ai peur de ne point exprimer suffisamment ce que je voudrais dire, et que vous n'imputiez à mal à votre Conseiller, la faiblesse de son interprète. Décidément, j'aime mieux m'adresser à lui ; j'y mettrai plus de sans façon. Je me sens à

l'aise avec lui, et je ne craindrai point de mal rendre ma pensée, ou, si je la rends mal, je n'aurai point trop à redouter de sa colère. Néanmoins, je tâcherai que les vœux que je vais faire, à son intention, soient par contre-coup à votre adresse, mesdames. Je reprends donc :

Puisqu'il est de coutume, en ce jour... ennuyeux,  
Qu'on assomme les gens de souhaits et de vœux :  
Que notre Conseiller, désireux de vous plaire,  
Garde le bien pour but et le goût pour compère !  
Sur l'aile du plaisir... ou plutôt du facteur,  
Qu'il vous porte toujours quelque dessin flatteur !  
Que sa littérature, où doit régner la grâce,  
Ne vous endorme point... d'un sommeil trop tenace;  
Qu'il occupe en tout temps, dans votre frais boudoir  
La place la plus chère... après votre miroir !  
Je lui souhaite, enfin, de vivre cent années  
Et... de vous conserver cent ans pour abonnées !

Vous voyez, mesdames, que mes vœux sont multiples, et qu'en souhaitant pour lui, j'ai souhaité pour vous. Et maintenant, je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de prier Dieu qu'il m'entende. Après quoi j'ai rempli ma mission, tant bien que mal, et je rentre pleinement dans mon droit de bavardage, droit dont je vais abuser, je vous en préviens.

Le croiriez-vous ? il y a encore des retardataires, des campagnards enrégés qui ne sont revenus de leurs terres que ces derniers jours, afin de passer leur premier jour de l'an à Paris ; il en est même qui ne sont point revenus du tout, dans le but contraire de se soustraire aux exigences de ce moment plein d'ennuis, de visites officielles et de baisers de Judas. J'avoue que, pour ma part, si j'avais tant fait que de rester aux champs jusqu'à la mi-décembre, je me fusse bien gardée de rentrer à Paris avant la mi-janvier. Je professe une grande horreur pour ces soi-disant jours de fêtes, pendant lesquels la grande ville semble avoir perdu sa physionomie habituelle, et où l'on ne peut mettre le pied dehors sans se heurter à chaque pas au milieu de ce conflit de bonbons, de joujoux, d'habits noirs, et de visages officiels et affairés. Donc, j'adresse tous mes compliments à ceux qui, pour éviter tous ces ennuis, ont eu le bon esprit de rester à la campagne malgré vent et marée.

Néanmoins, en dépit de ces absences, assez rares du reste, la saison s'est ouverte d'une façon brillante. Sans parler des bals délicieux de

madame D<sup>\*\*\*</sup>, de la comtesse H. de C<sup>\*\*\*</sup>, de madame K<sup>\*\*\*</sup>, et de diverses soirées plus ou moins éclatantes, nous avons eu le bal de l'Hôtel-de-Ville, le 10 décembre. Pour ne point mentir, c'était une soirée charmante; les toilettes des invitées, toilettes ravissantes pour la plupart, rayonnaient aux mille feux des lustres et des candélabres qui jetaient un éclat immense. Une gaité pleine d'entrain régnait dans les salons où les quadrilles animés se formaient aux sons d'une musique exquise. Je ne reproche qu'une chose à ces bals quasi-politiques, c'est la trop grande quantité d'uniformes qu'on y rencontre. Je n'aime point l'uniforme dans un bal; cela sent la ville conquise; ces messieurs ont l'air de vainqueurs qui font danser des captives. La vue de ces habits brodés, de ces épaulettes, de ces pantalons rouges et de ces bottes donne à une soirée un aspect guerrier, un parfum des camps tout à fait déplaisant pour moi. Mais l'étiquette le veut ainsi; et l'étiquette est une souveraine devant laquelle je m'incline.

Il est rare que dans ces bals presque publics, composés d'éléments divers, il n'arrive pas bon nombre de petites aventures qui passent de bouche en bouche et défraient la conversation. Ce sont pour la plupart des riens, une robe dégraffée, une dentelle déchirée, un volant arraché, mais ces riens deviennent d'une grande importance dans une réunion où l'on se connaît à peine et où les sujets de conversation manquent à chaque instant. De toutes ces petites mésaventures, voici celle qui m'a paru la plus piquante.

Une jeune veuve, madame B<sup>\*\*\*</sup>, — car depuis j'ai su son nom que j'ignorais alors, — avait tout fait pour obtenir une invitation, et elle n'y était parvenue que grâce à un ancien ami de son mari, qui devait l'accompagner. Malheureusement, l'ami du défunt se trouve indisposé le jour du bal, au point de ne pouvoir y venir, et fait prévenir madame B<sup>\*\*\*</sup>. La pauvre veuve se dépite; sa toilette est prête, — une toilette charmante; — elle a rêvé une soirée délicieuse; il faudra donc qu'elle renonce à tout le plaisir qu'elle s'est promis? Non certes! Elle ira seule à ce bal: sa position de veuve le lui permet, elle a son billet d'invitation, qui donc s'y oppose? Le soir est venu, la voilà habillée, — elle a pris son billet qu'elle serre précieusement, et monte en voiture. Enfin elle arrive: dans son empressement, elle descend précipitamment de sa voiture, gravit le grand escalier, et, parvenue au palier, elle se trouve arrêtée par un huissier qui lui demande, avec la politesse la plus grande :

— Votre billet d'invitation, s'il vous plaît, madame ?

— C'est vrai... pardon, dit madame B<sup>\*\*\*</sup>, qui cherche vivement son billet.

O surprise ! elle ne le trouve point. Elle renouvelle ses recherches... plus de billet ! Elle l'aura perdu en route.

— Je suis désespéré, madame, répond l'huissier... mais ma consigne...

— Mon Dieu ! mon Dieu !... qu'est-il donc devenu ? s'écrie madame B<sup>\*\*\*</sup>, au comble de l'impatience et cherchant encore.

Mais ce n'est que trop vrai, elle a perdu son billet. Que faire ? que devenir ? Hélas ! faut-il donc s'en retourner sans avoir joui même du coup d'œil de la salle ? Madame B<sup>\*\*\*</sup> n'a pas d'autre parti à prendre ; dépitée, toute émue, prête à pleurer, elle va exécuter sa retraite, quand arrive un jeune homme, en uniforme, qui tient un billet à la main et jette son manteau à un des huissiers.

— Qu'est-ce ?... qu'avez-vous, madame ? demande-t-il vivement à madame B<sup>\*\*\*</sup>, en remarquant son visage bouleversé.

— J'ai perdu mon billet, monsieur... à l'instant... je l'avais en montant en voiture.

— Et vous vous en allez, madame ?

— Il le faut bien, monsieur !

— Oh ! je ne le souffrirai pas, madame... Je vais chercher votre billet... Veuillez prendre le mien et entrer toujours.

— Mais... si vous ne le retrouvez pas, monsieur... ce serait vous priver.

— Ne vous inquiétez pas, madame ; j'entrerai quand même... je me ferai reconnaître...

A ces mots, et sans attendre les remerciements de madame B<sup>\*\*\*</sup>, notre jeune officier descend les degrés, cherchant la lettre d'invitation de celle-ci, et madame B<sup>\*\*\*</sup> franchit le pas de Suze. Le billet qu'elle a remis à l'huissier de l'entrée est remis à un autre, qui doit l'annoncer dès qu'elle aura déposé sa pelisse. Celui-ci a soulevé la portière, et, sans rien regarder que la lettre d'invitation, annonce à haute voix :

— Monsieur le capitaine d'état-major Jules de C<sup>\*\*\*</sup> !

Madame B<sup>\*\*\*</sup> est entrée dans le premier salon, mais à cette annonce bizarre, elle s'arrête et reste interdite pendant que tous les yeux se portent sur elle. Cette position est fort embarrassante ; déjà on sourit, et madame B<sup>\*\*\*</sup>, de plus en plus mal à l'aise, rougit jusqu'aux oreilles,

et, apercevant une place vacante sur un siège, va s'y blottir pour cacher son embarras. A ce moment, la portière se soulève de nouveau et la voix de l'huissier annonce :

— Madame veuve B\*\*\* !

Un jeune officier paraît ; cette fois les rires éclatent. Mais le capitaine d'état-major ne se trouble point, il vient d'apercevoir son obligée et il court à elle.

— Vous avez retrouvé mon billet, monsieur ? lui demande celle-ci à voix basse.

— Oui, madame, et je m'empresse de venir vous offrir mon bras pour vous introduire dans les salons.

Vous pensez si madame B\*\*\* accepta avec empressement. Et durant la soirée, elle le récompensa par plusieurs contredanses et un certain nombre de polkas. Certes, ce n'était pas trop faire pour un jeune homme qui vous a rendu un service pareil !

J'ai su depuis, par une de mes amies qui connaît indirectement madame B\*\*\*, que, de cette aventure, était née une passion violente, et qu'il se pourrait bien faire qu'une lettre d'invitation donnât lieu à un billet de mariage.

D'où dépendent les mariages, mesdames, je vous le demande ? Et puisque nous en sommes sur les caprices de ce dieu fantasque qu'on nomme le hasard, je veux vous faire part d'un autre de ses hauts faits, qu'il a commis tout récemment, en se servant comme instrument de l'exposition de peinture, qui vient d'ouvrir ses portes il y a cinq jours.

Pour retrouver les prémices de cette aventure, il nous faut remonter de quelques mois vers le passé. En exécutant cette manœuvre rétrograde, nous trouvons à Plombières, vers le mois de juillet de cette année, une charmante jeune personne en société de son père et de sa mère. La famille, qui continue son voyage, n'est arrivée que du matin à Plombières et en repart le soir ; mais elle a voulu jeter un coup d'œil sur l'hôtel des eaux, et y est venu diner. Auprès de la jeune personne s'est trouvé placé à table un jeune homme qui, pour sa santé, ou plutôt pour tuer le temps, s'est installé aux eaux. M. G\*\*\*, c'est son nom, a causé beaucoup avec le père et la mère, a trouvé la jeune personne ravissante, et s'est lui-même montré sous un jour si agréable, que toute la famille voyageuse a été enchantée de lui. G\*\*\*, de son côté, après la séparation, n'a cessé de rêver à la jeune fille, qu'il se promettait bien de revoir le lendemain. Mais, hélas ! le lendemain, il apprend que père,

mère et jeune personne ont repris la poste et sont repartis dans la nuit. Cette nouvelle porte un coup terrible à G\*\*\*, qui, devenu sérieusement amoureux, quitte les eaux pour se mettre à la recherche de sa belle inconnue. Il voyage en tous sens, puis, l'automne venu, il revient à Paris, toujours dans l'espoir d'y rencontrer celle qu'il aime de plus en plus. Vaine recherche ! Il ne l'a retrouvée nulle part, lorsqu'il y a deux jours, dans le but de se distraire, il va visiter le Salon, regardant sans voir, toujours dominé par son idée fixe. Tout à coup, dans une des galeries qui pourtournent le grand salon, il pousse un cri. Chacun se retourne à ce cri, mais il ne voit rien, rien qu'un portrait qui est là, là, devant lui.

— C'est elle ! c'est bien elle ! s'écrie-t-il, en feuilletant avidement son livret. Enfin ! je vais savoir son nom, murmure G\*\*\* qui, tout à coup, change de visage. Il n'a lu que ces mots :

« N° 34\*\* — Portrait de mademoiselle A... »

— A..., A... ! qu'est-ce que cela veut dire ?... Cela ne m'indique rien !

Aussitôt, il court chez le peintre, dont il a vu le nom et l'adresse ; mais celui-ci ne peut lui donner aucun renseignement... il est parti pour la Suisse depuis trois jours ! G\*\*\* ne se décourage pas... Il retourne au Salon, va se mettre en faction devant le portrait, et, dans l'après-midi même, il aperçoit le père, la mère et la fille, qui viennent voir l'effet que produit le fameux portrait.

Qu'on juge de sa joie : le père et la mère semblent le reconnaître, la jeune fille rougit, car elle ne l'a pas oublié non plus. G\*\*\* salue, rappelle la rencontre aux eaux de Plombières, et finit par demander la permission d'aller faire visite, permission qu'on lui accorde.

Je ne sais ce qui arrivera de tout cela, mais quelque chose me dit que M. G\*\*\* épousera quelque jour mademoiselle A... ; et je ne puis m'empêcher de bénir le hasard qui, par l'entremise d'un portrait, a rapproché ces cœurs si bien faits pour se comprendre.

Mais je me vois forcée de vous quitter, mesdames ; ne faut-il pas que je sorte, afin d'acheter des bonbons à ma petite cousine, des étrennes pour ma nièce, afin de subir les mille et une corvées que nous impose cette désastreuse époque. Ah ! la vilaine chose que le jour de l'an, ce jour béni des enfants, et que j'e maudis, quant à moi, du plus profond de mon cœur.

Vicomtesse DE SABRAN.

## Légendes et Croyances.

### NE-M'OUBLIEZ-PAS.

Tout le monde connaît cette gracieuse petite fleur si poétiquement appelée *Ne-m'oubliez-pas* (*Vergiss-mein-nigh*), mais peu de personnes savent d'où lui est venue cette dénomination touchante.

La couleur des *Ne-m'oubliez-pas* est d'un bleu tendre, et leur tige est surmontée de pétales s'épanouissant en forme de soucoupe. On les trouve quelquefois dans les champs, mais elles semblent habiter de préférence le bord de l'eau. Tout enfant, j'aimais à cueillir cette fleur, dont le nom éveillait en moi de mélancoliques pensées. Je me demandais si ce nom lui avait été donné par le hasard, ou, si plutôt il ne se rattachait pas à quelqu'une de ces légendes dont on berce nos premières années, et que j'avais désapprise en grandissant. Je feuilletai bien des livres pour m'assurer du fait, et voici ce que je lus un jour au sujet du *myosotis* (oreille de souris), nom moderne assigné par la science à ma fleurette de prédilection :

Pour exprimer l'amour, ces fleurs semblent éclore ;

Leur langage est un mot, mais il est plein d'appas.

Dans la main des amis, elles disent encore :

Aimez-moi, ne m'oubliez pas !

Le problème était résolu, une histoire intéressante avait fourni le nom de baptême de cette fleur, — mais quelle était cette histoire ?

Ce ne fut que bien des années plus tard, qu'une circonstance fortuite me l'apprit.

Je me trouvais en Allemagne en 1845. Après avoir successivement visité Vienne, Berlin, Leipsick et Dresde, j'arrivai dans la Bavière. Je n'étais plus qu'à quelques lieues de Ratisbonne, lorsque je fus surpris par un orage. La pluie tombait à torrents. Les nuages, où les éclairs se croisaient avec les longs sillonnements de la foudre, semblaient avoir pris feu. C'était tout à la fois un spectacle magnifique et terrible. La nuit vint, et la tempête grondait toujours. Je marchais à l'aventure, incertain de l'endroit où me conduiraient mes pas.

Enfin, après une pénible course à travers la forêt inondée, j'aper-

cus, à quelque distance, sur la route, une lumière qui paraissait sortir d'une fenêtre. Je me dirigeai vers cette lumière, et je ne tardai point à rencontrer une petite habitation coquettement construite entre de vastes prairies et un verger en fleurs.

Je n'avais nullement le désir de coucher à la belle étoile, et je frappai à la porte de cette maison. Un homme, porteur d'une de ces figures qui respirent la bienveillance, vint m'ouvrir. Son costume était celui d'un fermier. Je lui dis mon nom et lui appris en peu de mots le service que j'attendais de lui.

— Soyez le bien-venu chez moi pour tout le temps que vous voudrez, me répondit-il, en m'offrant cordialement un siège.

Après m'être séché à la flamme d'un brasier de sarments allumés à mon intention, je me mis à table en face d'un poulet qui, sans hyperbole, eût fait honte au plus dodu chapon de France.

On fait vite connaissance à table, surtout quand le johannisberg se met de la partie. Notre souper achevé, mon hôte et moi nous étions les meilleurs amis du monde. Nous ne nous séparâmes qu'à dix heures du soir, M. Hermann, pour s'assurer que tout était en ordre dans sa ferme, moi, pour monter à la chambre où je devais passer la nuit.

La fatigue de la journée semblait me promettre un de ces bons et lourds sommeils dont sont ordinairement dotés les voyageurs. Je ne sais comment cela se fit, mais quelque effort que je tentasse, je ne pus fermer l'œil avant minuit.

Pour me distraire, je me mis à examiner ma chambre. Elle était petite, mais fort jolie et très-convenablement meublée. Je vous ferai grâce, mesdames, de la description de son ameublement, mais je ne passerai point sous silence, et pour cause, deux portraits, celui d'un tout jeune homme et celui d'une toute jeune femme, que j'aperçus suspendus au mur et réunis dans un même cadre, avec une fleur desséchée au bas, au-dessous de laquelle était écrit en allemand : « *Aimez-moi, ne m'oubliez pas !* »

Cette inscription, ces portraits et cette fleur me frappèrent ; la petite fleur desséchée surtout. Peu à peu mes souvenirs me ramenant aux jours de mon enfance, où je me plaisais à cueillir des *ne-m'oubliez-pas*, je ne doutai point que l'origine du nom primitif de cette fleur allait enfin m'être révélée.

Minuit sonna, et je m'endormis.

Le lendemain matin, je fus réveillé en sursaut par M. Hermann qui entraît joyeusement dans ma chambre.

— Voulez-vous faire un tour de promenade ? me dit-il : nous visiterons les curiosités des environs.

— Quelle est donc cette fleur ? lui demandai-je en désignant le cadre qui avait attiré la veille mon attention, et quel rapport peut-elle avoir avec ces deux charmants portraits ?

— C'est toute une histoire, me répondit-il ; mais venez, je vous la raconterai en route, si vous le désirez.

Je m'habillai à la hâte, et nous partîmes.

Une barque nous attendait sur les bords du Danube qui coulait à cent pas de la maison de mon hôte.

Je m'arrêtai tout à coup, au moment où je me disposais à m'élancer dans cette barque.

— Qu'avez-vous donc ? me dit M. Hermann.

— Je regarde ces fleurs, répondis-je en lui montrant des myosotis qui bordaient le rivage.

— Vous les aimez ?...

— Oui, c'est une vieille passion... elle date de trente ans.

— Moi aussi, je les aime, à cause de cette petite fleur desséchée que vous avez remarquée dans ce cadre d'ébène, au-dessous des deux portraits ; je les aime par l'habitude que j'ai de les voir, et pourtant je devrais les haïr, car elles ont joué un rôle bien fatal dans ma famille.

— Quel rôle ? interrompis-je vivement.

— Celui qui leur a fait donner ce nom de *ne-m'oubliez-pas* qu'elles portent depuis cent cinquante ans.

— Que dites-vous ? m'écriai-je : vous savez pourquoi on les appelle ainsi ?... Oh ! parlez ! parlez !...

M. Hermann s'assit sur le gazon, et voici ce qu'il me raconta :

« Dans la maison que j'habite aujourd'hui, demeurait, en 1690, auprès de ses frères et de ses sœurs, une gracieuse créature, nommée Marie Hermann. C'est la jeune fille dont le portrait vous a frappé. « Tous les gens du pays l'adoraient, car les charmes de sa personne « n'étaient rien en comparaison des qualités de son cœur. Quelques « années plus tard, le fils d'un fermier des environs la vit, l'aima, se « fit aimer d'elle et la demanda en mariage. Carl était un brave et « beau garçon, il devait hériter du moulin que vous apercevez là-bas

« au-delà du fleuve ; sa famille était amie de la nôtre et le mariage fut  
« conclu.

« Un matin, c'était la veille de l'union de Carl et de Marie, Carl  
« accourut près de sa fiancée. Le ciel était pur, les oiseaux chantaient  
« sous la feuillée, tout annonçait une belle journée de printemps. Carl  
« proposa à Marie une promenade le long du Danube, dont les eaux  
« coulaient tièdes et doucement murmurantes comme en ce moment.  
« Marie se rendit à ses prières, et les deux jeunes fiancés se dirigèrent  
« de ce côté en se tenant par la main et en échangeant à voix basse  
« la promesse de s'aimer toujours. Ce serment, Marie seulement de-  
« vait le tenir.

« Arrivés à l'endroit où nous sommes, Marie aperçut au milieu du  
« fleuve une fleur d'un bleu tendre, — celle qui est dans le cadre au-  
« dessous des portraits, — que les eaux limpides entraînaient et qu'elles  
« allaient engloutir.

« — Pauvre fleur, dit Marie avec un accent de regret, quelle des-  
« tinée est la tienne ?

« Elle avait à peine achevé ces paroles que Carl se précipitait dans  
« le Danube afin d'arracher cette fleur au courant. Déjà il l'atteignait,  
« lorsqu'il fut lui-même emporté par les flots. Il la saisit, la jeta,  
« dans un suprême effort, sur le rivage, puis, sur le point de dispa-  
« raître pour jamais, il cria à Marie : Aimez-moi, ne m'oubliez pas !

« Ce fut tout ; le fleuve l'avait englouti.

« Marie, au désespoir, recueillit cette fleur, l'enferma dans un ca-  
« dre d'ébène, au-dessous du portrait de Carl et du sien, puis, au bas  
« de cette fleur, elle écrivit : Ne m'oubliez pas !

« Ces mots, tracés par la douleur, devinrent le nom qu'on donna à  
« ces fleurs que vous aimez.

« Un an après, jour pour jour, heure pour heure, Marie s'éteignait  
« dans la petite chambre où vous avez passé la nuit. Son dernier re-  
« gard fut pour le portrait de Carl et pour cette fleur dont la posses-  
« sion lui avait été si funeste. »

M. Hermann, après avoir ainsi parlé, essuya à la dérobée une larme,  
puis se tournant vers moi :

— Venez, jeune homme, me dit-il : venez !

Nous remontâmes dans la barque.

Pendant la traversée, qui fut longue à cause de la rapidité du fleuve  
en cet endroit, je ne pus prononcer une parole. Malgré moi, je son-

geais à l'événement terrible qui aurait pu fournir à Ovide un touchant sujet de métamorphose, et qui avait donné un des noms les plus poétiques de la botanique à l'une de ses plus humbles et de ses plus gracieuses enfants.

ALPHONSE BROT.

---

## Variétés.

---

### LES DAMES AU SALON.

Dix heures du matin sonnaient à peine, et déjà, quoique l'ouverture du Salon ne dût avoir lieu qu'à onze heures, une foule bruyante encombra la cour de l'Horloge du Palais ci-devant royal. Dans cette foule, on n'apercevait que barbes incultes, cheveux en désordre, chapeaux défoncés, habits extraordinaires, et, à peu d'exceptions près, l'étrangeté de l'extérieur y était en raison inverse du talent. Quelques visages féminins venaient rompre avec grâce la sombre uniformité de ce tableau. Un, surtout, me frappa; et, bien qu'il fût éclairé par deux yeux noirs pleins de feu, bien que l'élégante capotte dont il était accompagné ne pût démentir son origine parisienne, je ne fus pas lent à découvrir qu'il appartenait à une Anglaise. La jeune étrangère (elle était jeune et, ce qui ne gâte rien, elle était jolie) promenait autour d'elle des regards empreints à la fois d'une curiosité et d'un étonnement tels, que je ne pus résister au désir de lui adresser la parole en français :

— Vous paraissez bien effrayée, madame. Est-ce que, par hasard, à la vue de ces figures un peu étranges, vous vous croiriez au milieu d'une tribu de Kamtschadales ou de Basquirs ?

A cette question soudaine, mon Anglaise rougit un peu et ne répondit pas; mais un mouvement de la foule lui ayant fait perdre l'équilibre, je m'empressai de la soutenir, et ce petit service me valut un *thank you sir* qui rompit la glace.

— Il ne faut pas un mince courage, lui dis-je, pour affronter une foule composée d'artistes que stimulent l'amour-propre et la curiosité.

— Monsieur n'est pas artiste, me fut-il aussitôt répondu avec un

léger accent britannique et avec un sourire non dépourvu d'une certaine ironie.

- C'est me dire assez clairement que vous l'êtes, répartis-je.
- Vous avez deviné juste, monsieur.
- Auriez-vous envoyé quelque ouvrage à notre exposition ?
- Vous nous accusez tout à l'heure d'être curieux, ne l'êtes-vous pas un peu en ce moment ?
- Mon métier de critique me fait un devoir de l'être.
- Critique ! vous êtes un critique ? Triste métier !
- Mais, madame, ces pauvres critiques, si cruellement traités par les artistes.....
- Le loup qui se plaint de l'agneau !
- Ces critiques, dont on veut faire des loups, ne sont-ils pas les trompettes de votre renommée ? Et, parce qu'il y a des critiques méchants, faut-il les transformer tous en méchants critiques ?
- En tous cas, monsieur, votre langage me permet de croire que vous êtes un critique indulgent et de bonne foi ; et, si ce n'eût pas été vous soumettre à une trop rude épreuve, je vous eusse prié de m'accompagner dans les galeries de l'Exposition.
- Trop heureux, m'empressai-je de répondre, si je puis vous rendre ce bien faible service.

Ce petit traité ayant été ainsi conclu, mon interlocutrice, pour remplir la durée de l'attente, m'adressa plusieurs questions sur ce palais qui, après avoir été une résidence royale sous Louis XIII, sous la minorité de Louis XIV et sous Louis-Philippe, devait être, disait-elle, fort étonné de servir d'emplacement à une exposition d'œuvres d'art.

— Ce n'est pas, repris-je, la première fois qu'il subit cette métamorphose. Le fait est peu connu, et les historiens des beaux-arts l'omettent presque tous. Le seul monument qui en reste est une liste imprimée dont voici le titre : « *Liste des tableaux et pièces de sculpture exposés dans la cour du Palais-Royal, par messieurs de l'Académie royale. (Paris), Pierre Le Petit, 1673.* »

Sur le Livret du Salon de 1673, figurent les noms diversement célèbres de Lebrun, de Philippe de Champaigne, de Blanchard, du grand portraitiste Claude Lefebvre, de Stella, de Van-der-Meulen et de Girardon. Lebrun, particulièrement, avait exposé les quatre majestueuses compositions qui représentent les victoires d'Alexandre et son

entrée à Babylone. Autres détails non moins intéressants par les contrastes qu'ils motivent : Il n'y avait que deux salles, une grande et une petite. Cent quarante-deux ouvrages formaient le matériel de l'exposition. La catégorie la plus nombreuse était celle des portraits ; on en comptait 42, tandis qu'il n'y avait que 27 compositions historiques. Les fleurs et attributs offraient un groupe de 23 tableaux. Le paysage était représenté par 13 toiles. Il n'y avait que 2 miniatures, 2 camayeux, autrement appelés *clair-obscur*, 2 vues de ville, 2 tableaux d'animaux et 1 tableau d'architecture. La gravure, soit en taille douce, soit à l'eau-forte, comptait 19 planches, et la sculpture 9 morceaux.

Parmi les portraits, on en remarquait un de Lemaire, où étaient représentés (je cite textuellement) « Monsieur Bachot et sa femme, « laquelle offre à son mary un cœur enflammé. » Heureux temps ! Heureux peintre !

Cependant des murmures d'impatience parcouraient la foule ; ils se changèrent en cris de joie au moment où les portes du vestibule de Moreau s'ouvrirent devant le flot des curieux. Je fis de mes deux bras un rempart à la jeune étrangère, et, clopin clopant, nous arrivâmes sans accident, sinon sans peine, au milieu de la vaste salle construite dans la seconde cour par les soins de M. Chabrol.

Notre intention était d'abord de parcourir cette salle et les quatre galeries qui la pourtournent ; puis, franchissant le magnifique escalier de Desorgues, nous eussions fait une excursion rapide dans les appartements du premier étage. Mais

L'homme propose,  
Et monsieur Müller dispose.

A peine son tableau eut-il frappé nos yeux, que force nous fut de nous arrêter.

Ce tableau représente l'*Appel des dernières victimes de la Terreur*. Il a, je crois, vingt-six pieds de largeur, sur une hauteur d'environ quinze pieds. La scène est à la Conciergerie, dans un préau couvert. Une porte pratiquée dans la paroi du fond laisse apercevoir une cour et la fatale charrette. Dans le préau se tiennent les victimes. Non loin de la porte, vers le milieu du tableau, un huissier du tribunal révolutionnaire, debout et le chapeau sur la tête, fait l'appel des condamnés dont le tour est venu.

Au-dessous du cadre, sur une longue bande de toile, l'artiste a figuré les traits et a inscrit les noms de ses principaux personnages.

La première impression est une impression d'ensemble. On se sent fortement ému et attaché. Ma compagne resta muette, et ce ne fut qu'après un temps assez long qu'il nous fut possible de nous communiquer nos sentiments. La scène est d'une éloquente clarté. Il est à peu près inutile de recourir au livret. Trois figures résument et expliquent l'action : l'huissier qui appelle, l'homme dont le bras nu, sortant de l'ombre, désigne brusquement la victime, et la victime qui se lève et répond. L'attitude, le geste, la physionomie et les attributs de l'huissier suffiraient seuls pour tout expliquer. M. Müller n'a pu lui donner de nobles traits, mais, ne se croyant pas obligé d'écrire une diatribe, il ne lui a point donné de traits hideux. Même recherche impartiale du vrai dans la figure d'André Chénier. Placé vers le premier plan, au centre même de la composition, l'illustre poète est assis dans l'attitude de la rêverie. Tandis que toutes les variétés du désespoir, de la résignation ou de la crainte se déploient autour de lui ; tandis que chacun a les yeux ou l'oreille tournée vers le recruteur de l'échafaud, il s'entretient avec l'immortelle poésie et lui demande une dernière inspiration. A celui-là, certes, M. Müller pouvait prêter de beaux traits. Il n'a pas eu besoin de recourir à ce noble mensonge, et, sauf de très-légères modifications, il nous présente Chénier tel qu'un dessin du temps nous l'a fait connaître. La généreuse victime en est-elle moins sympathique aux regards ? et, à défaut de la beauté des linéaments, n'a-t-elle pas la beauté du caractère et de l'expression ? Là est le secret du talent de M. Müller.

Il appartient à cette école toute moderne qui, n'empruntant à l'art grec et aux maîtres italiens que le sentiment général dont ils se montrent animés, s'attache surtout à la nature et s'inspire particulièrement des passions. Peut-être, sans rompre avec l'expression et avec la vérité, essaiera-t-il quelque jour de faire encore un pas dans cette route difficile où Gros et Géricault ont cherché la conciliation de ces deux éléments peu conciliables : l'idéal et le réel, en d'autres termes, la poésie et l'histoire. En attendant, on peut dire que, depuis *Haydée et don Juan* (1848), M. Müller ne marche plus : il court. Mais si admirable, si puissant que soit le nouvel effort qu'il vient de faire, je ne doute pas qu'il ne projete déjà quelque effort encore plus grand.

Telles étaient les réflexions que me suggérait la vue de son tableau,

lorsqu'une douce voix me dit à l'oreille : « Quel touchant spectacle ! et quelle leçon éloquente ! » C'était ma jeune compagne qui rompait enfin le silence.

— Et vous ne voyez pas tout, répartis-je. Ce préau, vaste et suffisamment aéré, ressemble peu à ces cachots de la Conciergerie où régnaient l'infection et les maladies pestilentielles ; et au milieu de ces geôliers, je n'aperçois pas les chiens énormes qui leur prêtaient l'appui de leur vigilance et de leur férocité.

Cependant l'étrangère, après avoir embrassé d'un premier coup d'œil l'ensemble du tableau, laissait son regard se fixer sur chaque personnage. Les questions se pressaient sur ses lèvres. Quelle était cette femme ? quel était cet ecclésiastique ? D'après quels documents s'était dirigé l'artiste ? Les noms qu'il avait inscrits sous son tableau répondaient-ils bien aux figures ? En un mot, quelle était, dans cet ouvrage, la part de la vérité et la part de la fiction ?

— Voici, lui répondis-je, quelle a été probablement l'intention de l'artiste : il a voulu peindre non tel lieu, ni tel moment, ni tels personnages, mais ce terrible épisode de la révolution que l'on appelle la Terreur. Usant d'un privilège qui appartient aux artistes comme aux poètes, il a élargi le cadre que lui offrait l'histoire, il a éliminé les particularités inutiles, il a comblé les lacunes des documents originaux, il a rapproché les hommes et les distances ; en un mot, il a subordonné, sinon sacrifié, la vérité particulière à la vérité générale. Voilà pourquoi, dans son tableau, il a réuni des victimes que la hache révolutionnaire frappa à des jours différents, et qui, par suite, ne pouvaient, toutes à la fois, avoir quitté leurs prisons respectives. Voilà pourquoi il a introduit la charrette dans l'intérieur de la Conciergerie, tandis que c'était au bas du grand escalier du Palais-de-Justice qu'elle venait recevoir les condamnés. Voilà enfin pourquoi, sauf deux ou trois figures bien authentiques, les autres ont été créées par l'artiste sous l'inspiration des mémoires du temps et d'après le caractère assigné à chacun des personnages dont elles portent le nom.

— Et quelles sont les trois figures authentiques ? demanda l'étrangère.

— Celle du poète Roucher, repris-je, celle de Chénier et celle du baron de Trenck.

— Quoi ! cette femme que la stupeur accable, cette autre qui, à l'appel de son nom, se lève et semble répondre : Me voici ! cette mère

qui presse convulsivement son nourrisson contre sa poitrine et se demande, sans doute, qui l'allaitera demain si elle est exécutée aujourd'hui; cette jeune fille que la frayeur jette aux genoux de ce pieux évêque, cette autre qui semble implorer l'huissier du tribunal révolutionnaire pour savoir si elle est sur la liste; cette vieille et noble femme qui, restée seule sur la terre, lève les yeux vers celui qui est le soutien de l'orphelin et de la veuve, quoi! aucune de ces figures n'a existé?

— Ne semble-t-il pas qu'elles aient existé, et la vraisemblance ne s'élève-t-elle pas ici jusqu'à la hauteur du vrai? Que pouvez-vous exiger de plus? Voyez cette femme à qui l'artiste a donné le nom de la princesse Grimaldi de Monaco. Comparez les mémoires du temps au parti que M. Müller en a tiré, et dites s'il était possible d'y être plus fidèle. Cette princesse, d'une rare beauté, avait vingt-cinq ans au moment de son exécution. Elle entendit son arrêt de mort avec sérénité. Mais, en pensant à ses enfants qui restaient sans soutien, elle déclara qu'elle allait être mère. Ayant bientôt acquis la certitude que plusieurs femmes réellement dans cette position avaient été exécutées, elle renonça à une feinte qu'elle regardait comme indigne d'elle. Près de monter dans la charrette, elle demanda du rouge. « Si la nature l'emporte, » dit-elle, que l'art, au moins, dissimule ma faiblesse. » En achevant ces mots, elle brise une vitre, en saisit un morceau et hache, plutôt qu'elle ne coupe, ses beaux cheveux blonds. Puis, se tournant vers un guichetier: « J'ai une grâce à te demander, lui dit-elle. J'ose l'implorer de ta pitié. Envoie ces cheveux à mon fils. L'adresse est sur l'enveloppe. Jure-moi, en présence de ces honnêtes gens qui sont voués au même sort, jure que tu me rendras ce service, le dernier que j'espère des hommes. » S'adressant ensuite à une de ses femmes, qui allait mourir comme elle, mais dont l'abattement contrastait beaucoup avec la fermeté de sa maîtresse: « Du courage, ma chère amie, du courage! c'est au crime qu'il appartient de trembler. »

— Oui, vous avez raison, s'écria tout à coup ma jeune Anglaise. Le touchant récit, que vous venez de faire, est tout entier sur cette figure charmante, où la faiblesse de la nature est visiblement domptée par l'héroïsme de la volonté. Quant aux cheveux hachés, c'est un détail que toute l'habileté du peintre aurait difficilement pu rendre.

— Le même genre de fidélité, poursuivis-je, respire dans les traits et dans l'attitude de la jeune Aimée de Coigny. C'était sur ses lèvres,

vous le savez peut-être, que Chénier mettait les stances célèbres où se trouve ce vers :

Je ne veux point mourir encore.

Moins remarquable par elle-même que par l'amour du poète, elle était cousine-germaine de l'élégante et spirituelle marquise de Coigny, de laquelle Marie-Antoinette disait : « Si je suis reine à Versailles, « madame de Coigny l'est à Paris. »

— A défaut d'esprit, interrompit ma fière compagne, Aimée de Coigny eût dû montrer plus de courage ; à qui songe-t-elle en ce moment si ce n'est à elle seule ? Au surplus, il était malaisé d'exprimer la peur de la mort avec plus d'énergie et, en même temps, avec plus de grâce. Mais combien je lui préfère la princesse de Monaco, et que celle-ci méritait bien mieux d'inspirer André Chénier ! Est-elle morte au moins le même jour que lui ? Ils étaient dignes de monter ensemble à l'échafaud.

— Ils ont été exécutés, l'un et l'autre, le 7 thermidor.

— Et quels étaient leurs compagnons ?

— Voici les plus connus parmi ceux que l'artiste a choisis : le marquis de Roquelaure, qui est assis là-bas et qui, la tête appuyée sur sa main, prête l'oreille à la voix de l'huissier ; Roucher, dont la bouche semble murmurer ce quatrain qui accompagna l'envoi de son portrait à sa femme et à ses enfants :

Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,  
Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage ;  
Lorsqu'un savant crayon (1) dessinait cette image,  
On dressait l'échafaud et je pensais à vous.

La comtesse de Périgord qui, les yeux levés au ciel, paraît demander à Dieu que son nom ne soit pas inscrit sur la funèbre liste ; Rougeot de Monterif et le marquis de Montalembert, que vous voyez, se dirigeant vers la porte du fond ; Saint-Simon, évêque d'Agde, aux genoux duquel Aimée de Coigny s'est jetée, et qui étend les mains sur la tête de la jeune femme, comme pour lui faire un bouclier de sa bénédiction ; Antier, dit Léonard, coiffeur de Marie-Antoinette, et enfin le baron de Trenck qui, après s'être enfui des prisons de la Prusse, devait périr en France sur l'échafaud.

(1) Suvée.

Les autres victimes appartiennent au 8 et au 9 thermidor.

— Et cette pauvre mère qui jette un regard si désespéré sur l'huissier, que deviendra son enfant si elle meurt ?

— Rassurez-vous, répondis-je en souriant ; elle ne mourra pas. Et je crois pouvoir ajouter que c'est une des plus belles créations de M. Müller. Ou je me trompe fort, ou j'y vois l'annonce d'une nouvelle phase dans le talent de cet artiste. Il y a là un accent de vérité, un sentiment de style et une simplicité d'exécution que je ne saurais trop vous signaler et qui prouvent que M. Müller est bien décidément acquis à la peinture historique.

Cependant, la foule qui s'était d'abord disséminée dans les diverses parties du palais, commençait à refluer dans la salle où nous étions. Je proposai à mon Anglaise de lui faire parcourir les autres galeries. Elle préféra se retirer. Je reviendrai, dit-elle, dans un moment plus favorable. Aujourd'hui je regarderais sans voir. Le tableau que nous venons d'examiner a absorbé toute mon attention.

Je lui demandai alors la permission de la reconduire au moins jusqu'à la porte. Elle me remercia d'un geste et d'un sourire et disparut bientôt à mes yeux. Je ferai comme elle, mesdames, et je renvoie la suite de ce compte-rendu à notre prochain numéro, croyant avoir assez fait pour cette fois, en examinant avec vous la principale toile du Salon.

HENRY TRIANON.

---

## Souvenirs historiques.

---

### DIBUTADE ET POLÉMON.

RÉCIT DES TEMPS ANTIQUES.

A l'une des extrémités de Sycione, ville du Péloponèse, non loin du temple de Jupiter, s'élevait jadis la demeure d'un artisan, fort connu dans la ville. Cet homme s'appelait Porion ; il était potier de terre, et se distinguait, parmi les autres potiers de la Grèce, pour la façon dont il pétrissait l'argile, autant que par la forme gracieuse qu'il savait donner à ses amphores. Il y avait là un grand mérite alors, car le dessin n'était pas inventé, ou, s'il l'était, c'était en Egypte et en Phé-

nicie seulement. L'art du dessin était alors parfaitement inconnu en Grèce, et si Cadmus l'apporta plus tard de Phénicie, en compagnie de l'alphabet, il ne fit que le perfectionner, car il fut inventé par l'amour, au moment dont nous parlons, dans la ville de Sycione, et dans l'officine même de Porion, le potier de terre.

L'artisan avait une fille, et, s'il savait donner à ses amphores des formes gracieuses, il paraissait aussi savoir douer les filles de la grâce et de la beauté. Dibutade, tel était le nom de son enfant, était belle de cette beauté grecque dont les principaux charmes sont la pureté des lignes et les tons de chair bistrés. Ses ravissants cheveux blonds retenus par une bandelette de laine bleue rehaussaient encore l'éclat de son visage. Elle était tout l'amour, toute la vie de Porion l'artisan, qui, grâce à son travail, était en mesure de lui donner quelques *talents* de dot. Dibutade était donc une épouse fort désirable, mais ce n'était pas la somme que le père donnait en cadeau d'hyménée qui attirait auprès d'elle le beau Polémon.

Polémon était le type du jeune Grec antique; ses membres souples et déliés avaient acquis tous leurs développements, grâce aux luttes du Gymnase, et ses traits purs et réguliers annonçaient le courage, la vigueur et la dignité, toutes les vertus enfin qui distinguaient les héros grecs.

Tels étaient les deux fiancés: car ils s'aimaient, et fiers de leur bonheur, heureux du consentement du vieux Porion, ils allaient allumer bientôt la torche d'hyménée. Déjà la jeune fiancée préparait la couronne de verveine, qui était la fleur consacrée au mariage, et faisait ses vœux à la déesse de fécondité, en la priant de lui envoyer de nombreux enfants, beaux comme leur père. Aussi, chaque jour, se voyaient-ils, les deux jeunes gens! C'étaient de si beaux plans pour l'avenir, de si douces espérances, que le cœur se fondait de joie, rien qu'à la pensée des félicités que leur réservait leur union!

Mais hélas! sur quoi l'homme peut-il compter?

Un matin que Dibutade avait attendu Polémon plus longtemps que de coutume, elle le voit enfin arriver le casque en tête, le javelot à la main, et couvert de la tunique du guerrier.

Qu'est-ce à dire?... c'est une galanterie, sans doute? il veut qu'elle le voie sous le costume du guerrier... il est si bien ainsi!...

Voilà ce que pense Dibutade d'abord, mais bientôt Polémon, triste et joyeux à la fois, heureux et malheureux, amant et soldat, en un

mot, lui apprend une nouvelle, terrible au cœur d'une tendre fiancée, mais douce à l'âme d'un guerrier. Ce n'est pas pour lui plaire davantage qu'il a revêtu la tunique des combats, ce n'est point par coquetterie : c'est qu'il va partir, c'est qu'il va combattre pour sa patrie menacée. La guerre médique continue, et il faut que Sycione fournisse, comme les autres villes du Péloponèse, son contingent de guerriers à la grande armée des Grecs. Tout ce qui est en état de porter la javeline doit saisir ses armes, et Polémon ne peut être un des derniers, lui, le jeune et vigoureux athlète !

A cette nouvelle, qui recule son hymen, Dibutade est atterrée, la désolation entre dans son cœur ; mais pas un mot, pas une plainte ne sort de sa bouche, et elle ne dit rien, comme le ferait une femme de nos jours, pour tenter de retenir son cher fiancé. Elle sait que Polémon appartient à sa patrie avant de lui appartenir à elle.

— O Minerve ! s'écrie-t-elle, Minerve, sage déesse, protège-le et chaque jour t'apportera nouvelle offrande de ma part !... Protège-le, et ramène-le-moi couvert de nouveaux lauriers, et plus épris encore, si cela est possible !

— Par le Styx ! ô ma fiancée ! dit à son tour Polémon, je jure de faire payer aux Perses le retard qu'ils apportent à mon bonheur, et d'immoler aux dieux le plus d'ennemis que je pourrai ! Adieu, Dibutade, ô ma chère fiancée !

Et il va s'éloigner pour longtemps, pour toujours, peut-être ! A cette pensée, malgré sa fermeté de jeune fille grecque, Dibutade a frémi.

— Dieux immortels ! s'écrie-t-elle avec désespoir, ne plus le voir chaque jour près de moi ! ne plus admirer sa tête charmante, ce sera trop pénible à mon pauvre cœur ! Apollon, je t'invoque ! N'est-il point quelque secret pour me conserver l'image si chère de mon Polémon ? Inspire-moi, dieu puissant !

Le soleil, un beau soleil de Grèce, brillait depuis le matin, et son éclat éclairait dans toute son étendue l'officine du potier de terre, qui, triste et la tête baissée, écoutait les lamentations de sa fille. Tout à coup celle-ci jette un cri : elle vient d'apercevoir le profil de son fiancé, ce profil si cher, reproduit par l'ombre sur le mur contre lequel il est appuyé.

— Attends ! dit-elle... attends, ô mon Polémon ! reste ainsi, ne remue pas.

Et courant saisir un charbon, elle revient au mur sur lequel elle trace en suivant les contours de l'ombre, le profil si cher de Polémon.

— C'est toi! s'écrie-t-elle, dès qu'elle a terminé, c'est toi! je te reconnais... Oh! maintenant, je te verrai chaque jour!... Pars! va combattre, et reviens victorieux!

Et des larmes de joie coulent de ses yeux, tandis que son fiancé s'éloigne, fier de tant d'amour.

Vous le voyez, l'amour vient d'inventer le dessin. Mais ce n'est pas tout : Porion, à cette vue, s'est levé aussitôt, et courant au vase dans lequel il détrempait son argile, il en prend une poignée, puis, l'appliquant sur les traits fixés au mur, il l'étend en observant bien les contours, et forme ainsi un profil de terre qu'il fait cuire dans son fourneau.

Dibutade a désormais le portrait de son fiancé ; car si elle a inventé le dessin, son père vient d'imaginer, lui, ces figures en relief qu'on trouve si souvent dans l'art grec.

E. ALBERT.

## Poésie.

### LES OUTILS ET LA PENSÉE.

#### APOLOGUE.

Sur un beau feuillet blanc aux marges virginales

Un excellent poème, œuvre d'un grand esprit,

Un matin venait d'être écrit.

Ce précieux travail des heures matinales

Pour être recueilli venait de demander

Tous les concours capables de l'aider...

Il faut des instruments pour bien transcrire une œuvre.

Ecoutez donc parler chaque petit manœuvre :

— « Ah! ah! dit le Papier, sans moi rien n'était fait!

« On aura beau créer un poème parfait,

« Si je ne suis pas là, bonsoir pour tout l'ouvrage ! »

— « Oh ! oh ! dit la Plume, un instant !

« Beau Papier, comme tu fais rage !

« Mon cher, ne te vante pas tant ;

« Le chef-d'œuvre est sur toi... qui l'a mis?... » — « L'éveillée ?

« Interrompt le Canif en riant ; tu dis bien !

« Eh ! parleuse, écrirais-tu rien

« Si de mon pur tranchant je ne t'avais taillée?... »

« D'aller sans moi tu n'as pas le moyen. »

— « Je vous admire tous ! c'est superbe ! à merveille !

« Dit en grondant l'Encre à son tour ;

« Eh ! de cette œuvre sans pareille

« Qu'eussiez-vous transcrit en ce jour

« Si je n'avais pour vous coulé de ma bouteille?... »

Les outils étonnés se taisent un moment ;

Ils semblent approuver le mot par leur silence.

Puis : — « C'est vrai ! » dit chaque instrument.

A se nommer vainqueur le plus hardi balance.

Mais tout à coup d'en haut une autre voix s'élance :

— « Mes chers outils, vous avez bien parlé ;

« Chacun de vous a bien rempli son rôle,

« Et bien s'en faut que je contrôle.

« Votre travail à tous est un travail perlé,

« Et votre vanité me paraît... fort sensée...

« Pourtant qu'eussiez-vous fait, dites, sans la Pensée?... »

Le mot fut à peine entendu,

Que les pauvres outils perdirent contenance.

A cet éclair soudain chacun fut confondu...

— « Qu'au foyer créateur tout honneur soit rendu,

« Et que les instruments en gardent souvenance ! »

F. FERTIAULT.

## Courrier des Théâtres.

L'*Enfant prodigue*, annoncé depuis longtemps, a fait son apparition sur la scène de l'Opéra. Le nom des auteurs, connu d'avance, avait fait de la première représentation un véritable événement. On était curieux de voir quel parti M. Scribe avait pu tirer d'une légende biblique si connue, et comment il pourrait donner les proportions d'un grand opéra en cinq actes à un sujet si simple.

Bientôt la curiosité a été satisfaite; dès la première scène, on a reconnu la science merveilleuse de cet auteur dont l'imagination dramatique est inépuisable.

Pour fournir au compositeur des situations musicales et à la direction de l'Opéra l'occasion d'une mise en scène splendide et brillante, M. Scribe conduit son héros à Memphis, ville célèbre de l'antiquité. On est au moment des fêtes du bœuf Apis, fêtes qui devaient être pleines de magnificence, si elles ressemblaient à celles qu'il nous a été permis d'admirer : cortège brillant, danses, promenades sur le Nil, mystères d'Isis, rien n'y manque. Au quatrième acte, l'enfant prodigue, qui a été assez imprudent pour préférer les plaisirs dangereux de la rivale de Babylone aux douces joies de la famille, se trouve réduit à l'état de gardeur de chameaux; ce qui nous a valu un très-beau décor et la vue d'une nombreuse caravane traversant le désert. Après cette épreuve douloureuse, mais nécessaire pour la moralité de l'action, l'enfant prodigue revient demander un abri au toit paternel et réclamer le pardon d'une fiancée trop longtemps méconnue.

M. Auber, dont les mélodies ravissantes ont tant de fois passé sous tes doigts agiles, est l'auteur de la musique de cet important ouvrage. Si mes premières impressions ne me trompent pas, le célèbre chef de l'École française a été à la hauteur de sa renommée dans tous les morceaux où il faut exprimer la joie et l'entrain populaire; mais les morceaux d'ensemble, surtout ceux où la passion joue le premier rôle, laissent, selon moi, quelque chose à désirer, ils n'ont pas cette ampleur que nous retrouvons dans les grands ouvrages qui ont fait la gloire et la fortune de l'Opéra.

L'exécution m'a paru généralement faible, en exceptant Massol, qui nous est revenu avec sa magnifique voix assouplie et travaillée, à tel point que plus d'un habitué de l'Opéra ne l'a pas reconnu. C'est lui qui a eu les honneurs du nouvel ouvrage et c'était justice.

Le Théâtre-Français, par suite de l'impulsion donnée par M. A. Houssaye à l'administration, est aujourd'hui l'établissement dramatique le plus prospère de Paris. Trois jours par semaine, mademoiselle Rachel nous éblouit par le merveilleux talent dont elle fait preuve dans tous les rôles où elle se montre. Mademoiselle Brohan se charge de remplir la caisse les trois autres jours de la semaine avec les *Contes de la reine de Navarre*.

MM. Scribe et Halevy auront fait représenter à l'Opéra-Comique *la Dame de pique* quand notre *Conseiller* te parviendra. Si j'en crois les indiscrétions de coulisse, je puis, par anticipation, te dire que cet heureux théâtre va enrichir son brillant répertoire d'un ouvrage qui, pendant six grands mois, fera courir tout Paris.

Les merveilleuses vocalises de madame Sontag ont rajeuni *le Barbier de Séville*,

et la *Fille du Régiment* qui, alternativement, remplissent la délicieuse salle des Italiens et font la fortune de M. Lumley; tant mieux, l'intelligence et le talent devraient toujours ainsi trouver leur récompense.

Le Gymnase est fermé pour cause de réparation de la salle. M. Montigny a bien senti que le meilleur moyen de faire apprécier ses jolies pièces et ses charmants artistes, c'était de placer son public commodément.

*Jenny l'Ouvrière* poursuit le cours de ses brillantes représentations à la Porte-Saint-Martin; il est impossible d'être mieux que Perrin dans le rôle du portier; il est impossible d'avoir plus de talent et de montrer un sentiment dramatique plus vrai que mademoiselle Lia-Félix dans le principal rôle de la pièce.

Le mélodrame est en grande prospérité au Boulevard; aimant peu ce genre de littérature, je laisse le soin de la juger à ceux qui savent l'apprécier. *Marianne*, à l'Ambigu, est à sa centième représentation. On parle aussi d'un certain *Paillasse* qui, chaque soir, fait sa parade sur le théâtre de la Gaîté, aux applaudissements des amateurs du Marais et lieux circonvoisins.

N'aimant pas les excentricités de M. Frédéric Lemaître, je n'ai pas osé entreprendre le voyage du boulevard du Temple par le temps de pluie dont nous sommes gratifiés depuis quelque temps.

D'avance, j'ai pris mes dispositions pour que le *Conseiller des Dames* l'arrive le 1<sup>er</sup> janvier. Plus heureux que moi, il sera près de toi toute la durée de ce jour béni des familles unies. Si les caresses de ton mari et de tes enfants te donnent le loisir de lire les quelques lignes que je t'adresse, regarde-les comme une émanation de ma pensée, qui était toute à toi, bonne sœur, au moment où je termine ma causerie dramatique, que je ne puis faire plus longue à cause du peu de place dont j'ai à disposer.

Z. BOUREY.

---

## Revue des Modes de la Saison.

Venez ici, ma gracieuse enfant, et laissez-moi un peu admirer votre fraîche toilette... La petite fille approche, me saute au cou et je puis la caresser tout à mon aise, sans craindre de chiffonner ses garnitures, car sa petite toilette, toute coquette cependant, est d'un goût parfait et d'une simplicité ravissante.

Sa robe est d'une étoffe de laine cachemire à carreaux écossais, et toute bordurée de petits velours de la couleur dominante. Sur la jupe, trois garnitures formées chacune de cinq velours gradués; on dispose quelquefois sur des robes semblables les velours en tablier; le corsage est ouvert à la Suisse, lacé de velours; les manches sont demi longues, plates, terminées par un petit revers Louis XV; en dessous passent les manches de la guimpe, qui sont fermées au poignet par un léger entre-deux illustré d'une petite valenciennes; l'entre-deux et la dentelle se répètent à la guimpe.

Ma gentille amie a six ans; elle porte des pantalons garnis d'une haute broderie anglaise à deux rangs, et quoique ses pantalons soient presque longs, il y a cependant entre ceux-ci et la bottine une distance assez grande pour exiger, pendant les froids rigoureux, des guêtres normandes; elle les a quittées en arrivant, ainsi que son par-

dessus et son chapeau. Le pardessus est de la même étoffe que la robe, garni de même, c'est-à-dire de cinq rangs de velours gradués; les manches sont larges, un peu longues et froncées à la saignée; il y a un petit collet, qui doit, dans la rue, tenir bien chaud le cou de l'enfant, sans exiger ni sautoir ni cravate, etc., toutes choses fort gênantes et fort disgracieuses. Le pardessus est de la même longueur que la robe.

Le petit chapeau est à la Marie-Stuart, c'est-à-dire qu'il est baissé vers le milieu du front et rapproché des joues; il est entièrement garni d'un petit bonnet de tulle et de petites comètes de satin; bonnet attaché dans le chapeau même; sur le dessus il n'y a nul ornement. Inutile de vous dire que ce chapeau est en castor.

— La robe de ma cousine est tout comme la mienne, dit la petite, mais on y a mis des revers au corsage et tout le long de la jupe. — Je regarde la cousine: les revers sont aussi fort gracieux. Mais plus loin j'aperçois une petite fille dont la robe est garnie de volants, puis le corsage est engoncé d'une berthe à deux rangs, le chapeau est chargé d'une longue plume... Pauvre petite! comme tout cela l'écrase, la gêne! combien je préfère les enfants bien simples et dont les vêtements sont de couleur et de coupe uniformes.

Voici un petit garçon qui n'a que cinq ans, son petit costume est comme celui de sa sœur d'une coquetterie bien entendue, la petite blouse est gros bleu, brodée de soutaches noires; le pardessus pareil brodé de même, et le dessin est disposé de telle sorte qu'il semble compléter celui de la blouse; cependant, lorsque le pardessus est ôté, le dessin de la blouse se trouve suffisant. Ces deux vêtements sont faits l'un pour l'autre, mais non d'une manière indispensable.

Les pantalons sont un peu longs, tant mieux, rien ne fait plus de peine que de voir les petites jambes d'enfant, exposées à toute la rigueur d'un froid que les bas de laine blanche ne parviennent que difficilement à rendre supportable.

Le chapeau du petit garçon est tel que nous l'avons indiqué dans notre dernier numéro, c'est-à-dire à la d'Artagnan.

Pour les enfants de trois à cinq ans ce sont de petites casquettes à visières, attachées sous le menton.

Pour le premier âge, les petits *Babys*, ce sont des castors blancs tous ronds et entourés d'un large ruban écossais, dont les deux bouts retombent par derrière, relevés d'une frange.

La sœur de ces deux enfants est un peu plus âgée, elle a onze ans, et tout indique chez elle la toilette de transition entre la coquetterie de l'enfance et la sage réserve de l'adolescence. Sa robe est très-ample, mais sans aucune garniture, d'une popeline unie, de couleur un peu claire; on aurait pu y mettre trois plis d'inégale hauteur, c'est tout ce qui est permis à cet âge. Comme la taille de la jeune fille est un peu maigre, un peu chétive, de larges revers au corsage, descendant bien sur l'épaule et figurant le tablier, vont très-bien. Le corsage est entièrement montant et fermé, les manches sont longues, plates, et terminées par un poignet sur lequel se rabat une petite manchette bien blanche, bien simple, mais où une légère broderie indique qu'elle est l'ouvrage de celle qui le porte. La jupe de la robe est longue, et laisse à peine apercevoir le pantalon tout uni qui descend sur la bottine.

Tout, dans cette simple toilette, indique la prudence maternelle, qui sait fort bien qu'à cet âge les enfants ont besoin d'être tenus bien chaudement.

Un petit manteau parisien en velours tout uni, légèrement ajusté dans le dos, et à manches progressives; une capote de satin, sans autre ornement qu'un tour de tête de tulle et rubans blancs, terminent le costume de notre jeune fille.

Mais en voilà bien long sur nos chers enfants, et quoique je sache fort bien que les mères ne trouvent jamais qu'il y en ait trop sur un pareil sujet, je crois cependant qu'il est temps de jeter un coup d'œil sur leur toilette à elles-mêmes.

Les fourrures sont en grande faveur, et la rigueur de l'hiver en rend l'usage très-nécessaire. Les manteaux de velours garnis de fourrures sont très-bien portés; la fourrure se pose à plat tout autour, elle est un peu moins haute sur les devants que vers le bas; les manches sont larges, ouvertes, garnies de même; mais, autour du cou, la fourrure affecte la forme d'une petite palatine. Or, les palatines reviennent à la mode; les palatines longues, surtout, sont fort distinguées.

On porte même des boas, et en grand nombre, tant est recherché tout ce qui est fourrure, et quoique plusieurs médecins prétendent que les boas ne sont pas très-favorables, en ce qu'ils disposent au mal de gorge, en appelant trop vivement le sang vers la partie qu'ils prétendent garantir.

Les manteaux qui se garnissent de fourrures sont longs et assez amples: ce sont les manteaux *parisiens* proprement dits. Les autres sont plus courts, sans collet, larges du dos; les manches tombent bien sur les épaules, elles sont larges du bas, étroites du haut et un peu froncées vers la saignée. Ces manteaux, qu'on nomme des *réginas*, peuvent servir également pour toilette et demi-toilette, selon la richesse ou la simplicité du tissu dont ils sont faits. Il y en a en mérinos, en satin à la reine, etc. Mais rien d'aussi gracieux qu'une *régina* de velours, brodée moitié soutache et moitié broderie mate. Le noir et le maron foncé sont les couleurs les plus à la mode.

Les robes de promenade, de visites, sont montantes, à corsage amazone; quelques-unes ont des basques ajoutées au corsage, et presque toutes un petit col arrondi, ce qui est fort gracieux, surtout accompagné d'un col de lingerie droit et montant. Les manches Louis XV ont des revers dentelés comme les basques du corsage, et sont lacées avec du velours de même couleur.

Les manches se font moins longues que le bras de cinq centimètres pour laisser voir des bouffantes ou des pleureuses en dentelle, assorties au petit col montant dont nous avons parlé plus haut.

Les robes de spectacle et du soir sont, au contraire, très-ouvertes du corsage et laissent voir des chemisettes de la plus grande richesse.

Les bals, les soirées vont commencer, et déjà nous avons vu se préparer les ravissantes toilettes en grenadines égyptiennes, gaze orientale, etc. Mais ce qui, plus que tout cela, sera de mode pour grande soirée, ce sera la mousseline brodée, qui est arrivée à un degré de perfection inouïe; nous en avons vu l'autre jour d'un luxe vraiment royal, qu'on nous pardonne ce mot, mais nous n'en savons pas d'autre. Ces robes arrivaient d'un couvent de province: les unes étaient à fonds pleins, avec une garniture haute et riche; les autres, brodées à colonnes formant tunique ou s'arrondissant par le bas; quelques-unes avaient des bouillons superposés, des volants, etc. Toutes richesses qui, sous peu, paraîtront au grand jour... des lumières.

Je dois m'arrêter ici, car la place me manque, et cependant, comme ma lettre vous arrivera au renouvellement de l'année, je ne voudrais pas la terminer, madame, sans

vous souhaiter, comme présage des heureux jours à venir, quelques-unes des gracieuses choses que je viens de vous décrire.

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY.

## Economie domestique des Dames.

### CONSEILS ET OUVRAGES DIVERS.

#### De l'Ameublement.

Permettez-moi d'abord, madame, quelques conseils généraux sur l'ensemble de votre appartement, conseils qui pourront convenir à toutes les positions, à toutes les fortunes, car il ne s'agit ici que du bon ordre, de l'harmonie, qui doivent régner dans toutes les pièces de votre appartement, dans toutes les parties de votre ameublement. Harmonie parfaite, qui doit correspondre en tout point avec l'état de votre fortune et votre position dans le monde. Je sais tel appartement bien simple, bien dénudé de tout ornement, qui est cependant mille fois plus attrayant que cet autre encombré d'une élégance de mauvais goût qui sent le désir de paraître ou faire de l'effet !...

Cela arrive surtout lorsque, pour la décoration d'une des pièces de l'appartement, on sacrifie le confort de toutes les autres. Rien de plus désagréable à la vue, de plus pénible même à l'âme, que l'aspect d'un salon somptueusement décoré, et qui a pour préface une salle à manger ou une antichambre glacée, sans meubles ou en désordre !... Puis si de cet asile du luxe, on passe dans une chambre à coucher, pauvre, indigente, mal tenue, le cœur se serre douloureusement, il semble que l'on sente là-dessous de cruelles douleurs ; on croit assister à ce triste spectacle du paillasse de la place publique qui grelotte de froid sous ses brillants oripeaux et dont l'âme se fond de douleur, sous la grimace de son sourire !...

Que toutes les diverses pièces de votre appartement soient donc parfaitement d'accord entre elles, que l'on sente dans toutes le bien-être, le confort et ce tact exquis de la femme sensée, qui sait se contenter de ce qu'elle a, jouir de la part de bonheur que Dieu lui a départie et la doubler même par sa sagesse, son économie, sa vigilance.

Ce que je vous conseille pour les différentes parties de votre appartement, je vous le dis aussi pour les diverses pièces de votre ameublement, que l'une ne fasse pas disparate avec les autres ; rien de plus choquant à l'œil qu'un meuble somptueux, élégant, à côté d'une tapisserie en lambeaux ; qu'un tableau, un objet de luxe, devant une fenêtre sans rideaux... Tout cela proclame trop bien cette funeste plaie de notre époque, *luxe et misère* ! Cet étalage, ce semblant d'une richesse qui n'existe pas, trahit bien des souffrances et des privations intimes, et, loin de féliciter celle qui possède cette brique de bonheur, on est plutôt porté à la plaindre pour tout ce qui lui manque !...

J'ai connu autrefois une famille qui, au premier abord, semblait très-heureuse : on recevait, on donnait des fêtes, etc. Le salon, la seule pièce que je connus d'abord, était rempli de petits objets de luxe ; seulement, j'avoue que je m'étonnais un peu de la richesse de ces mille riens et de la vétusté des meubles... Un jour j'entrai, par circonstance, dans la chambre à coucher... pauvre chambre !... J'appris alors que ce que j'avais pris jusque là pour une antichambre... peu soignée, était la salle à manger de la famille, et que sur cette table vermoulue se posait chaque jour la nourriture incomplète !... oui, incomplète ; car pour payer les friandises et les gâteaux du soir, on s'imposait durant la semaine de rudes privations !... Je n'y retournai plus, ne voulant pas être complice d'une mauvaise action ; or, c'est une mauvaise action à une femme, à une mère de famille, de diminuer le nécessaire pour contenter son goût pour le plaisir. Et c'est presque toujours la femme qui est coupable de ces fautes-là ! Les hommes, en général, aiment peu ces jours de réception !...

Vous avez un petit appartement délicieux, disait-on dernièrement à une femme de ma connaissance. Elle se retourna en souriant ; qu'y avait-il donc dans cet appartement délicieux ? De pauvres meubles, mais si propres, si bien frottés, puis aux fenêtres des rideaux tout unis, mais si blancs, si coquettement drappés... et tout cela bien arrangé, bien placé ! Il semblait que chaque chose eût été faite pour la place même qu'elle occupait.

Ayons donc toutes le courage de notre position. Soyons simples, si nous ne pouvons plus, la simplicité n'exclut point l'élégance. — Soyons riches, entourons-nous de luxe, si cette lourde tâche nous est imposée.

Et maintenant, madame, pardonnez-moi cette préface aux conseils que vous voulez bien me demander, et auxquels je tâcherai de répondre de telle sorte que toutes les abonnées du *Conseiller des Dames* en puissent être satisfaites, y puissent trouver ce qui leur conviendra le mieux, soit en ajoutant quelques embellissements, soit en se renfermant dans les strictes bornes du nécessaire. Je compte pour cela sur leur bon goût et leur tact parfait.

L. B. D'A.

### Engelures.

Nous commencerons par dire à nos lectrices que nous sommes persuadés qu'il ne serait pas tout à fait sans danger de faire passer trop brusquement les engelures, lorsqu'elles sont déclarées.

Nous croyons facilement qu'il est nécessaire de faire tout pour les prévenir, et, lorsqu'elles sont arrivées, de se servir seulement de palliatifs pour en adoucir la souffrance, et de remèdes prudents pour les faire disparaître doucement, et petit à petit.

Pour prévenir, voici ce qu'il faut faire : Avant l'hiver et les premiers froids, il faut se baigner deux ou trois fois par jour les pieds et les mains dans du son mouillé de vin chaud, ou dans une décoction d'écorce de chêne et de grenade, dans laquelle on fait dissoudre un peu d'alun ou de l'extrait de saturne.

Lorsque les engelures sont peu considérables, faites une pommade, composée d'huile d'olive de première qualité et de cire jaune à frotter ; graissez-en chaque soir vos pieds et vos mains, en vous couchant, cette onction adoucira les démangeaisons et rendra à la peau son élasticité. Si la maladie résistait à ce traitement, des cataplasmes de farine de graine de lin froids, et arrosés d'eau de Goulard, guériraient entièrement, et au bout de peu de jours, les extrémités affectées.

Il est un autre remède que nous osons à peine indiquer, tant nous craignons qu'il ne blesse la délicatesse de nos lectrices, et qu'elles n'aient quelque répugnance à en faire usage, quoique nous le sachions souverain : Il s'agit de tremper dans du sang de bœuf la partie affectée ; il faut faire usage de ce sang au moment même où il est encore chaud et que l'animal vient d'être abattu. On laisse sécher à l'air et non au feu les mains ainsi rougies. La souffrance est très-grande, nous en prévenons les personnes qui voudraient tenter l'expérience ; mais les engelures ne reviennent plus. Cependant, et d'après ce que nous disions au commencement de cet article, nous conseillons de ne point faire usage de ce remède sans l'autorisation du médecin, qui seul doit décider s'il n'y a pas quelque inconvénient à faire disparaître le mal trop promptement.

### TRICOT.

#### Couverture de lit d'enfant.

Il faut prendre, pour ce genre de tricot, deux aiguilles de bois d'un centimètre de diamètre, et de la laine de Berlin de deux couleurs, blanche et rose, blanche et bleue, etc.

On commence la couverture par un des côtés de la bordure, qui se tricote ainsi :

Montez sur une aiguille cent mailles de tricot simple ; faites deux tours, comme à l'ordinaire.

Troisième tour : prenez votre première maille, sans la tricoter ; passez votre laine devant vous, puis tricotez deux mailles ensemble, comme si vous vouliez diminuer ; ainsi tout le long du rang.

Quatrième tour : tricotez à l'envers.

Répétez ces deux tours, trois et quatre, cinq ou six fois, selon que vous voulez la bordure de votre couverture plus ou moins haute. Cette bordure se fait toujours d'une seule couleur, principalement blanche.

Terminez par deux tours ordinaires.

Pour le corps de la couverture, voici ce qu'il faut faire :

Tricotez avec votre laine de couleur, celle qui n'a pas été employée dans la bordure, deux rangs ordinaires.

Troisième rang : prenez la laine devant ; diminuez en tricotant, etc., tout le long du rang.

Quatrième et cinquième rangs : tricot ordinaire. Changez de laine, et recommencez de même deux rangs ordinaires, un rang en passant la laine, et deux rangs ordinaires.

Il faut donc toujours cinq rangs avec la même laine.

Changez vingt fois de laine, ce qui fera cent points.

Terminez par une bordure, comme en commençant.

Pour les côtés, relevez les mailles et faites la bordure.

Votre couverture terminée, encadrez-la d'un effilé que vous faites ainsi :

Trois rangées de filet simple, pour lequel une de vos aiguilles à tricoter servira de moule; puis ensuite un rang sur un moule de dix centimètres de haut, et avant de retirer le moule de ce dernier rang, coupez la laine, comme pour des garnitures de tapis, mais sans la peigner.

Il vous sera facile d'augmenter ou de diminuer à volonté la grandeur de votre couverture.

## Menu d'un Dîner très-simple pour le Jour de l'An.

### PREMIER SERVICE.

#### HORS-D'OEUVRE.

Beurre. — Anchois. — Olives.

#### POTAGE.

Purée de pois au riz Caroline.

#### RELEVÉ DE POTAGE.

Truite saumonée, sauce aux câpres.

#### ENTRÉES.

Suprêmes de volaille aux truffes. — Mauviettes au gratin.

### DEUXIÈME SERVICE.

#### RÔTI.

Gigot de chevreuil mariné.

#### ENTREMETS.

Céleri au jus. — Croûtes aux champignons.

#### ENTREMETS SUCRÉS.

Gelée au rhum. — Charlotte aux pommes.

#### DESSERT.

Poires. — Pommes. — Raisins. — Fromage de Chester.

Corbeilles assorties.

## Rol-pens (Saucissons de bœuf).

Prenez de la viande de bœuf de première qualité, ni trop grasse, ni trop maigre; coupez-la en morceaux de la grosseur d'un dé; ajoutez-y un peu de lard de poitrine, coupé également en petits morceaux. Prenez une pièce de toile de panne, de la grandeur nécessaire, pour envelopper votre saucisson, selon que vous le voulez plus ou moins gros; roulez-y votre viande, et cousez-la en la serrant bien fortement.

Mettez votre saucisson, ainsi apprêté, dans une marmite, avec de l'eau froide, du sel, et si vous voulez quelques aromates; faites bouillir pendant trois heures. Vous verrez que votre viande sera cuite lorsque vous pourrez y faire entrer facilement une paille. Retirez du feu et de l'eau, et laissez refroidir.

Pour conserver vos saucissons, mettez-les dans un vase, avec un tiers de vinaigre et deux tiers du bouillon dans lequel vous les aurez fait cuire.

Lorsque vous voulez en manger, vous en coupez des tranches très-minces, que vous roulez dans la farine, et que vous faites frire dans du beurre.

Ces rol-pens, excellents pour les déjeuners, sont une très-grande ressource à la campagne, lorsque l'on se trouve surpris par des visiteurs de bon appétit.

**Galiche au potiron (Pâtisserie de campagne).**

Faites fondre votre potiron en marmelade, comme pour le potage, et mettez-le à refroidir.

Le lendemain matin, prenez un peu de levain, préparé pour faire le pain, c'est-à-dire un peu de la farine mise en levain dès la veille. A cette farine déjà levée, ajoutez de la farine sèche, un peu d'eau tiède, comme pour le pain, puis un bon morceau de beurre et un peu de saindoux, pour que la pâte soit plus grasse. Lorsque la pâte est bien pétrie, étendez-la au rouleau et placez-la sur votre tourtière, que vous aurez graissée au préalable.

Il faut maintenant apprêter votre farce.

Cassez des œufs frais (il en faut quatre pour une tourtière de 25 à 30 centimètres de diamètre); battez bien vos œufs, le jaune et le blanc, comme pour une omelette; ajoutez-y un verre ou un demi-verre de crème double; battez encore, et ajoutez à ce mélange le potiron cuit de la veille: vous ne mettez que la partie épaisse, car, en refroidissant, le potiron aura jeté une certaine quantité d'eau, qu'il faudra ôter.

Lorsque votre mélange est bien fait, et sucré à volonté, mettez-le sur votre pâte dans votre tourtière; vous l'emplirez jusqu'à la hauteur d'un centimètre ou deux du bord.

Votre galiche apprêtée, mettez-la dans le four en même temps que le pain, et retirez-la une demi-heure après.

**Confiture de coings.**

Prenez des coings bien unis, qui ne soient pas pierreux, ce qu'on nomme coings femelles, coupez-les par quartiers, comme vous voudrez; puis vous les pèlez et ôtez les pépins, et tout ce qu'il y a de pierreux. A mesure que vous épluchez, jetez les morceaux de coings dans l'eau fraîche, pour les empêcher de noircir; gardez les pelures, les pépins, avec lesquels vous mettez quelques coings des plus mal faits, et nettoyés de ce qu'ils peuvent avoir de pourri. Faites bouillir toutes ces épluchures dans une bassine à confitures, pour en faire une sorte de décoction, que vous passerez par un linge blanc de lessive dans une terrine. Puis vous remettrez cette décoction dans la bassine, et sur le feu, et vous y ferez cuire vos quartiers de coings. Lorsqu'ils seront suffisamment cuits, vous ajouterez autant de livres de sucre que vous avez de livres de fruits. Si vos coings sont très-mûrs et sucrés, vous pourrez ne mettre que trois quarts par livre de fruits.

Vous ferez bouillir doucement, et vos coings deviendront d'un beau rouge. Etant faits, vous les ôtez du feu et les mettez avec précaution, pour ne point abîmer les quartiers, dans des pots que vous ne couvrirez que deux jours au plus tôt après.

Si vous voulez faire vos coings blancs, il ne faut point faire la décoction des pelures. Lorsque les coings sont pelés, vous les faites cuire dans de l'eau bouillante; étant cuits, vous les retirez et vous les faites égoutter; puis vous les mettez dans le sucre écumé et bouillant. Lorsqu'ils auront jeté dix ou douze bouillons, vous les laisserez reposer, en ayant soin de jeter dessus la moitié d'un jus de citron, pour les blanchir; puis vous les remettrez sur le feu et les acheverez promptement.

**EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.**

**TRAVESTISSEMENTS.** — Chaque année qui se termine, chaque carnaval qui arrive, voient se transformer en déguisements à venir les mises dont on a été le plus fou. Les mises historiques, comme celles des contrées lointaines, peuvent s'attendre toujours aux applaudissements d'un public avide de tout voir et de tout effleurer.

Notre planche d'aujourd'hui offre donc les mises de deux pays, de deux sexes, et surtout

d'âges tout à fait dissemblables: c'est une bonne et jeune mère des plages pittoresques de la Bretagne; mais deux enfants sont auprès d'elle, et si leur mise diffère essentiellement de celle de notre paysanne, elle n'en est pas moins remarquable, puisqu'elle rappelle le type naïf de ces paysans de la Beauce, de la Bourgogne et de la Picardie, parmi lesquels Greuze se complaisait à chercher ses meilleurs modèles.

**EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.**

Le dessin que nous offrons aujourd'hui, d'une exécution très-facile, est très-convenable pour tapis, fauteuils, chaises, cabas et meubles de toutes sortes.

## EXPLICATION DE LA PLANCHE DE BRODERIE.

1. Florentine, gothique mat, entourée d'un cordonnet.
2. Léontine, gothique, avec cordonnet entouré et broderie plumetis.
3. N. B., broderie plumetis riche.
4. Bonnet, plumetis.
5. Col, broderie anglaise.
6. Pantoufle, soutache.
7. Fanni, gothique plumetis.
8. Valérie, dans un écusson, plumetis.
9. Col d'enfant, broderie anglaise.
10. Dessin, broderie anglaise, pour robe de baptême, pouvant servir pour toute espèce de garnitures, telles que taies d'oreiller, manteaux de lit, etc.
11. Eudoxie, gothique mat.
12. Guirlande de rose droite, pour filet et pour le crochet carré de différents usages.
13. E. W., feston.
14. Garnitures pour taies d'oreiller, pantalons d'enfants et autres usages.
15. Clotilde, feston.
16. Entre-deux assortis pour la garniture du n° 10.
17. P. L., anglaise mat.
18. M., plumetis et œillets festonnés.
19. Col facile, broderie anglaise.
20. Eugénie, anglaise mat.
21. A. C., petite gothique entourée de cordonnet.
22. O. B., gothique feston.
23. G. O., lettres ornées, plumetis riche.
24. Col, broderie anglaise.
25. G. S., anglaise plumetis.
26. Garniture pour pantalons, taies d'oreiller, bas de jupon.
27. A. G., anglaise entourée.
28. O. V., broderie anglaise.
29. Alexandrine, gothique mat.
30. Elina, gothique plumetis.
31. Fond de bonnet.
32. Elise, anglaise feston.
33. Clémentine, anglaise mat.
34. J. C., gothique mat.
35. J. M., gothique mat.
36. Ecusson, broderie anglaise, avec les lettres L. N., gothique mat.
37. A. B., gothique mat.
38. Hermine, anglaise mat.
39. A. M., gothique mat entourée.
40. B. D., gothique point de chaînette.
41. Angéline, anglaise mat.
42. Garnitures pour pantalons, bas de jupons, etc.
43. Garnitures, d° broderie anglaise.
44. A. P., anglaise plumetis.
45. Augustine, anglaise mat.
46. Hortense, plumetis riche.
47. M. R., gothique mat.

## CHARADE.

Mesdames, mon *premier* est un des échelons  
 Que parcourt votre voix pour dérouler la gamme.  
 — Mon *second* est l'objet qu'à grands coups de réclame  
 On prône à l'atelier comme dans les salons,  
 Et qui, berçant chacun de l'espoir d'une chance,  
 Nous laisse à peu près tous pour nos frais d'espérance.  
 Mon *tout* servait à nos aïeux  
 Pour leur nocturne itinéraire;...  
 A maint contemporain qui n'y voit guère mieux,  
 Sa tremblante leur serait bien néces saire!

F. DE V.....

Le mot de la charade du dernier numéro est : DÉ-BUT.

Le Directeur-Gérant : BOUREY.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,  
 RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.

